Document généré le 1 juil. 2025 03:30

Histoire Québec

La découverte du Grand Fleuve

Gilles Boileau

Volume 6, numéro 2, novembre 2000

Le Saint-Laurent : un fleuve et un pays

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11306ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Boileau, G. (2000). La découverte du Grand Fleuve. *Histoire Québec*, *6*(2), 5–9.

© La Fédération des sociétés d'histoire du Québec, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

RÉFLEXIONS SUR LES DEUX PREMIERS VOYAGES DE JACQUES CARTIER

La découverte du Grand Fleuve*

PAR GILLES BOILEAU

Parler de Jacques Cartier et de ses voyages est impossible sans avoir recours aux travaux de M. Marcel Trudel. Et en ce faisant, nous voulons reconnaître la qualité et l'ampleur de ses recherches ainsi que l'excellence de son oeuvre. L'amitié et l'admiration que nous portons à ce grand historien nous autorisent à nous inspirer de ses* Vaines tentatives 1524-1603 *pour présenter le navigateur malouin. En vérité, en racontant les voyages de Jacques Cartier, c'est à M. Trudel que nous voulons rendre hommage.

British American Bank Note

Ils sont très nombreux les historiens – les vrais et les autres – à nous avoir permis de «découvrir» le Saint-Laurent. Mais si nombreux soient-ils, tous ou presque se sont abreuvés aux mêmes sources. Après tout, il y une limite à la documentation disponible et depuis longtemps quelques grands spécialistes en ont fait le tour. C'est le cas en particulier de M. Marcel Trudel qui nous a donné avec le premier tome de son «Histoire de la Nouvelle-France» intitulé *Les vaines tentatives 1524-1603* (Fides, 1963) une lumineuse synthèse de cette passionnante aventure que fut la découverte ou plus précisément la révélation à la terre entière de cette grande rivière.

Dans les *Glanures gaspésiennes* (1934), ouvrage publié «à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Canada et de l'érection de la croix de Gaspé par Jacques Cartier», le juge Camille Pouliot a reproduit la «*Relation originale du voyage de Jacques Cartier en Canada en 1534*» ainsi que le récit de son deuxième voyage en 1535-1536. Tirés de documents conservés à la Bibliothèque nationale, à Paris, ces récits sont abondamment annotés, ce qui en facilite la lecture et en augmente l'intérêt.

Le prolifique Georges Vattier a lui aussi dévoilé Cartier et ses voyages en Amérique du Nord. Dans *Jacques Cartier et la découverte du Canada* (1937), l'auteur ne fait que reprendre sous une forme narrative les *Relations* de Cartier lui-même.

Jean-Claude Lasserre, alors professeur au département de géographie de l'Université de Montréal a consacré sa thèse de doctorat au *Saint-Laurent, grande porte de l'Amérique*. Publié aux Éditions Hurtubise HMH en 1980, l'ouvrage consacre 23 de ses 753 pages à la découverte du fleuve, mais n'apporte rien d'essentiel qui ne se trouve déjà dans Trudel.

Gustave Lanctôt, alors archiviste «officiel» du Canada a lui aussi parlé de Cartier dans son *Histoire du Canada des origines au régime royal*. Publié chez Beauchemin en 1960, cet écrit est à maintes reprises l'objet de critiques sévères de la part de Marcel Trudel qui met souvent en doute, avec documents à l'appui, le bien-fondé de certaines affirmations de Lanctôt.

Bien entendu, pour bien connaître le Saint-Laurent au temps de sa découverte, les *Relations des Jésuites* et les *Oeuvres de Champlain* seront aussi d'un bien grand secours. Afin d'établir une certaine concordance entre la toponymie de Cartier et la toponymie actuelle, on pourra avoir recours à l'*Itinéraire toponymique du Saint-Laurent, de ses rives et de ses îles*, publié par l'Éditeur officiel du Québec en 1984.

Bien d'autres documents et études ont été consacrés aux voyages et aux découvertes de Jacques Cartier, dont le *Jacques Cartier, explorateur et navigateur* de Réal Boissonnault publié par Parcs Canada en 1987.

On trouvera dans ces quelques documents les informations nécessaires à une bonne connaissance de la découverte du fleuve Saint-Laurent. Mais à mon avis, deux ouvrages sont essentiels et pourraient satisfaire notre soif de savoir : *Les vaines tentatives* (Trudel) et les *Glanures gaspésiennes* (Pouliot). Sans compter tous les autres, c'est selon...

* * * *

Jacques Cartier ne fut pas le premier à tenter de trouver le passage vers l'Ouest. Avant lui –et de nombreux documents racontent ces voyages– il y eut, entre 1497 et 1527 surtout, les efforts de Cabot, Fernandez, Corte Real et Verrazano pour n'en nommer que quelques-uns. Peut-être même qu'on doit la première remontée du Saint-Laurent à d'autres que Cartier, comme les pêcheurs par exemple; ce ne serait rien d'impossible.

Mais pour nous, c'est d'abord et avant tout la grande aventure de Cartier qui nous procure ravissement et émotion, qui justifie une fierté plus que quatre fois séculaire. C'est sans doute pour cette raison que la toponymie québécoise a su rendre hommage au «découvreur» du Canada. Des baies, des lacs, des détroits, des parcs, des pointes, des monts portent son nom et gardent vivante sa mémoire tout autant que ses exploits et ceux de ses compagnons que l'on connaît mal, dont on ne parle pas mais qu'il ne faudrait pas oublier.

Grâce à ses *Relations de voyage*, on peut suivre Cartier et refaire au moins les deux premiers voyages en sa compagnie. On peut même le suivre, jour par jour ou presque, grâce aux cartes que nous a révélées l'historien Marcel Trudel. On pérégrine ainsi avec lui tout autour des *Terres Neuves* et tout au long de la *Grande Rivière de Canada* jusqu'à *Stadaconé et Hochelaga*.

Grâce à l'abbé du Mont Saint-Michel

Grâce à la bienheureuse complicité de Clément VII qui avait mis en veilleuse la bulle pontificale d'Alexandre VI qui déjà, en 1493, avait partagé les terres connues et celles à découvrir entre l'Espagne et le Portugal, François 1er put confier au navigateur malouin Jacques Cartier la mission de «découvrir certaines îles et pays où l'on dit se trouver grande quantité d'or et autres riches choses».

C'est l'évêque de Lisieux et abbé du Mont Saint-Michel –Jean Le Veneur– qui présenta Cartier au roi de France à l'occasion d'un pèlerinage que ce dernier fit à la célèbre abbaye en 1532. Après avoir soutenu le voyage de Verrazano et de la *Dauphine*, en 1524, François 1er allait maintenant pourvoir à un nouveau voyage de découverte. Jean Le Veneur avait une grande admiration pour Cartier dont il appréciait les qualités de pilote et qui par surcroît avait été un compagnon de Verrazano (croit-on) et qui avait en plus des liens de parenté avec le procureur de l'abbaye. C'est là le contexte dans lequel se prépara ce voyage dont le but premier demeurait la recherche du passage qui allait ouvrir la voie vers le pays des épices.

Il n'était question ni de colonisation ni d'évangélisation comme le proclamait haut et fort Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, dans une allocution prononcée à Gaspé le 24 août 1934, à l'occasion du 4e centenaire de l'érection d'une croix par Jacques Cartier...

La croix (...) portait sous le croisillon un écusson à trois fleurs de lys, avec l'inscription: Vive le Roi de France. Le geste de Cartier avait tout à la fois un sens politique et un sens religieux. Il avait un sens humanitaire qui place Cartier au rang des grands missionnaires de la civilisation. La croix de Gaspé annonçait aux indigènes non seulement une prise de possession politique, mais aussi leur rédemption spirituelle et la royauté du Christ sur les peuples et les destinées du Canada. C'est avec la croix que l'on est descendu sur leurs rivages et que se sont montrés aux Indiens barbares et idolâtres les hardis découvreurs, les fondateurs d'empire, les apôtres du Christ et de son église.

En vérité, les croix qu'on allait planter ici et là allaient d'abord servir de points de repère et de signal pour la navigation.

Vingt jours seulement pour traverser l'Atlantique

Les préparatifs du premier voyage ne furent pas faciles, Cartier ayant dû faire intervenir la Cour afin de pouvoir recruter ses marins en toute liberté malgré les obstacles dressés par «les bourgeois et les marchands de Saint-Malo» qui voulaient garder pour leurs propres campagnes de pêche les meilleurs «compagnons de mer». Finalement le départ eut lieu de 20 avril. Et déjà le 10 mai Cartier arrivait à Terre-Neuve: 20 jours de traversée seulement grâce à des conditions météo plus que favorables.

Cartier et ses deux navires arrivent donc en vue de «Bonne Viste» (Terre-Neuve) sans aucune hésitation, ce qui, selon certains, prouve qu'il connaissait tant la route que les lieux pour y être déjà venu avec Verrazano. Puis commence un périple de quelques mois dans les parages de Terre-Neuve et une bonne partie du golfe.

Après avoir contourné la pointe nord de Terre-Neuve par la Baie des Châteaux (détroit de Belle-Isle), Cartier touche Blanc-Sablon sur la côte Nord. Il y rencontre dans le havre de Brest des pêcheurs venus de La Rochelle. Puis il revient vers la côte ouest de Terre-Neuve pour atteindre les îles Margaulx et Brion, tout près des îles de la Madeleine qu'il aperçoit mais qu'il confond avec le début de la terre ferme. Il commet aussi la même erreur dans le cas de l'île du Prince-Édouard où il donnera le nom de cap d'Orléans à la pointe ouest qu'il contournera.

Puis viennent la baie de Miramichi –le pays des Micmacs– (c'est là qu'aujourd'hui on trouve le village indien de Burnt Church) et le cap d'Espérance (... de découvrir la passage vers le pays de l'or et

des épices). Les Jésuites y établiront plus tard la mission fort connue de Miscou. Le voyage se poursuit selon l'itinéraire maintenant connu légendairement... Baie des Chaleurs, la conche Saint-Martin (Port-Daniel), l'île Bonaventure et, enfin, la baie de Gaspé. À compter de 1535, cette partie du pays portera le nom de *Honguedo*. Mais dès 1542 on trouvera le nom de «Gaspé» sur le *Routier* du pilote Jean Alfonse. En 1601, la carte de Levasseur en fera mention.

Cartier passera neuf jours dans la baie de Gaspé. Il en profitera pour établir des relations qu'on pourrait qualifier d'amicales avec les Iroquois qui étaient à cette époque «les maîtres du Saint-Laurent». Marcel Trudel le rappelle avec bonheur: «En ce mois de juillet 1534, Cartier établit les premières relations européennes avec une nation qui va jouer un rôle de premier plan jusque vers la fin du dix-huitième siècle».

Sur la pointe de Penouille

C'est au 24 juillet 1534 que l'on peut fixer l'un des premiers grands points de repère dans l'histoire de la France en Amérique, c'est-à-dire de la Nouvelle-France. C'est en réalité en ce jour que fut plantée, sur la pointe de Penouille, la fameuse croix dont on cherche encore le symbolisme: prise de possession ou simple balise? C'est du moins cette deuxième hypothèse que Cartier tenta d'accréditer auprès du chef Donnacona... en plus de lui expliquer pourquoi il tenait tant à amener avec lui en Europe ses fils *Domagaya et Taignoagny*. Lors d'un deuxième voyage, ils deviendraient des guides indispensables.

À son départ de Gaspé, le 25 juillet, Cartier rate l'entrée du fleuve et remonte vers le nord et longe la rive nord de l'île d'Anticosti presque jusqu'à son extrémité ouest où il rate une deuxième fois l'ouverture véritable sur le fleuve. Parvenu à la pointe ouest de l'île, au cap Saint-Louis, Cartier rebrousse chemin en raison du mauvais temps. Les vents prenant de la vélocité et la mer devenant de plus en plus déchaînée, Cartier et les siens délibèrent et décident de rentrer en France. Après avoir remarqué que des Indiens faisaient fumer leurs poissons sur la pointe de Natashquan, ce fut le début du voyage de retour, en ce jour du 15 juillet. Après une absence qui aura duré entre quatre et cinq mois, les navires de Cartier arrivent en vue de Saint-Malo le 5 septembre 1534.

En tant que chef de l'expédition, Cartier a peu de choses à annoncer à son retour mais suffisamment toutefois pour que le roi, sans aucune hésitation, lui confie un mandat pour une seconde expédition dès l'année suivante. Si la côte Nord lui avait semblé «la terre que Dieu a donnée à Caïn», le navigateur malouin avait quand même repéré au sud des îles fertiles et à l'ouest des terres favorables, sans parler de l'abondance de «la pêcherie de morues». Sa description des territoires appréhendés ou visités comportait de graves erreurs mais le bilan du voyage fut jugé prometteur. Il fallait parachever l'entreprise.

Le deuxième voyage

Le 19 mai 1535, la flottille de Cartier reprend la mer. Sur la *Grande Hermine*, le maître de nef Thomas Fromont est l'assistant de Cartier. Le capitaine Macé Jalobert et le maître Guillaume Le Marié ont la responsabilité de la *Petite Hermine* tandis que le capitaine Guillaume Le Breton et le maître Jacques Maingart sont à la barre de l'*Émérillon*. En retour des sommes que le roi affecte à cette expédition, Cartier a le devoir d'«aller descouvrir certaines terres loingtaines».

Carte du deuxième voyage de Jacques Cartier. (British Museum)

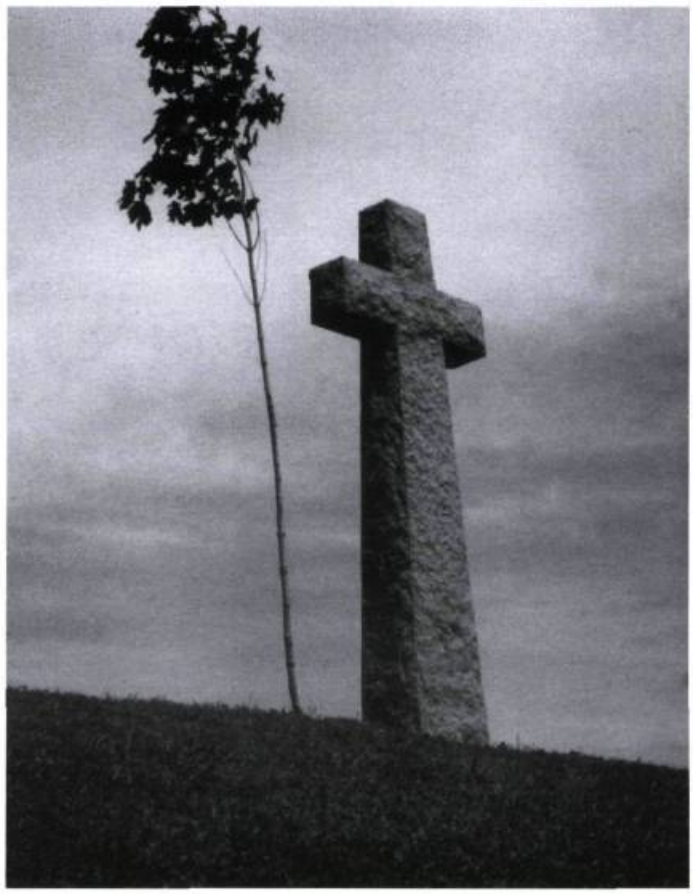
À peine a-t-on navigué cinq ou six jours que les navires se perdent de vue mais se retrouveront, comme par miracle. Au bout de cinquante jours, Cartier jette l'ancre à Blanc-Sablon et le 26 juillet arrivent ceux que l'on croyait perdus en mer. Immédiatement on reprend le travail de découverte et d'exploration là où on avait abandonné: dans le détroit de Saint-Pierre (aujourd'hui le détroit de Jacques-Cartier), à la hauteur de la pointe ouest d'Anticosti.

Après avoir trouvé «une fort belle et grande baye, plaine d'isles et bonnes entrées» qu'il nomme *Saint-Laurent* (connue aujourd'hui sous le nom de baie Sainte-Geneviève, à l'est de Havre Saint-Pierre), Cartier se met à naviguer d'une rive à l'autre comme s'il voulait tout voir et ne rien échapper.

Le 15 août constitue aussi une date repère. Il aborde l'île d'Anticosti (alors baptisée *Assomption*). Là, les deux fils du chef Donnacona se retrouvent en pays connu et reconnaissent même, selon Marcel Trudel, «des lieux qui leur sont familiers pour y être venus de l'intérieur faire la pêche». L'Ouest commence à se révéler petit à petit. *Domagaya* et *Taignoagny* se transforment en «guides accompagnateurs». Ils racontent «leur pays». Ils attirent d'abord l'attention de Cartier en lui indiquant que sur la rive nord, il y a une rivière qui est le «commencement du Saguenay». Puis ils insistent sur le fait que la rivière sur laquelle ils naviguaient alors était bel et bien «le chemin de Canada et d'Hochelaga». Dans l'esprit de Cartier, c'était peut-être là le passage tant recherché.

Le chemin de Canada et d'Hochelaga

Commence alors une belle et riche description du pays. Dans ses *Relations*, le grand pilote malouin parle avec enthousiasme de Sept-Îles (les *îles Rondes*), de la rivière Moisie, des îles du Bic, de l'île aux Coudres, et –dans un vaste groupe de quatorze îles – de l'île d'Orléans qu'il assimile «au commencement de la terre et provynce de Canada». Au passage, les deux guides indiens n'ont pas manqué de lui souligner, sur la droite, «une rivière fort profonde et courante, entre haultes montaignes de pierre...» C'était «le chemin du royaume et terre du Saguenay». Et, si les mots on un sens, comme le dit si justement Marcel Trudel, «Cartier arrive à Canada le 7 septembre 1535».



Croix commémorant l'arrivée de Cartier en Nouvelle-France. (Photo : Gilles Boileau)

Cartier jette l'ancre entre l'île d'Orléans et la rive nord du fleuve. On palabre entre Blancs et Indiens. Les deux guides retrouvent amis et parents. Tout le monde est heureux, c'est le moment des cadeaux et des échanges. Puis Cartier cherche un abri pour ses bateaux. Il choisit le confluent de la rivière Saint-Charles et le ruisseau Lairet. C'est le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Le lieu prendra nom «Sainte-Croix».

Respectueux du mandat que lui a confié François 1er, Cartier veut aller plus loin, toujours à la recherche du passage tant espéré... Mais à Stadaconé, le chef indien tente de décourager Cartier de poursuivre son voyage. Il use même de menaces à peine voilées et de ruse pour l'en dissuader. Le chef ne voulait tout simplement pas que Cartier puisse devenir l'ami des Sauvages d'Hochelaga, voulant se réserver à lui et à sa bourgade l'exclusivité du commerce qui ne tarderait pas à se développer avec les nouveaux venus.

Cartier persiste dans son idée et appareille en direction d'Hochelaga. C'est le plus petit des trois navires, l'*Émérillon*, qui le porte. Il s'arrête à *Achelacy* (Portneuf) où il rencontre un courant fort et dangereux. Ce sont les rapides Richelieu, au droit de Deschambault, dont parlera Champlain plus tard. Arrivé au lac d'*Angoulême* (lac Saint-Pierre), Cartier jette l'ancre et en raison des faibles profondeurs, il poursuivra en barque son voyage vers Hochelaga.

Un peuple sédentaire qui vit de «labourage et pescherie»

Il y trouve des terres labourées, belles et grandes, couvertes de maïs. Il y trouve surtout un peuple sédentaire qui vit de «labourage et pescherie». Il se rend sur une montagne qu'il nommera *mont Royal* d'où il aperçoit «un grand sault d'eau le plus impétueux qu'il soit possible de voir» (rapides de Lachine). Mais il se laisse surtout raconter par les Sauvages le pays qui s'étend au-delà de cet horizon... de ce fleuve sur lequel on peut encore naviguer plus de trois lunes... et de cette autre grande rivière qui descend de l'occident: la rivière des Outaouais.

Cartier ne passera qu'une journée à Hochelaga. En redescendant le fleuve, il ajoutera à la toponymie naissante des lieux. La rivière Saint-François reçut le nom de *Montmorency* et *Chateaubriand* fut le nom

donné à la rivière Nicolet. Nommée *rivière de Fouez*, la rivière Saint-Maurice est aussi entrée dans l'histoire le 7 octobre 1535. Une croix fut aussi plantée à son embouchure. En vérité, Cartier a laissé un peu partout où il est passé des traces en forme de croix.

Cartier passa peu de temps à Hochelaga. Il vivait dans l'angoisse. Dans quel état allait-il retrouver les deux embarcations laissées à Québec? Comment les Sauvages se seront-ils comportés envers ses marins? Auront-ils tenté de leur faire un mauvais sort pour se venger de ce voyage provocateur à Hochelaga. En raison justement de ce voyage effectué contre la volonté du chef de Stadaconé, les relations ne seraient jamais plus les mêmes entre les deux camps. Aussi Cartier ne fut pas surpris de découvrir qu'en son absence les marins demeurés au lieu dit Sainte-Croix avaient érigé un fort en guise de protection.

Mais l'hiver fut plus cruel que les Sauvages. Le scorbut –**«la grosse maladie»**– fit de terribles ravages parmi les équipages. Nous connaissons cette histoire depuis l'école primaire, nous n'y reviendrons pas. Disons seulement que sans la bonne volonté de ceux qu'on décrivait comme «sauvages et barbares», ce sont tous les marins –et peut-être Jacques Cartier lui-même– qui auraient été exterminés par ce terrible fléau... que les Indiens voyaient comme une vengeance des dieux et des sorciers... à l'égard des Blancs qui avaient eu l'audace d'aller à Hochelaga contre leur avis et au prix de leur amitié.

L'hiver fut long et cruel. Cartier quitta le havre de Sainte-Croix le 6 mai et mit le cap sur la France. Il laissait en terre d'Amérique les dépouilles de 25 compagnons et la carcasse de la *Petite Hermine*, ramenant avec lui –en captivité, faut bien le dire– dix Iroquois dont le vieux chef Donnacona. Aucun d'entre eux ne reverra son pays.

Sur la route du retour

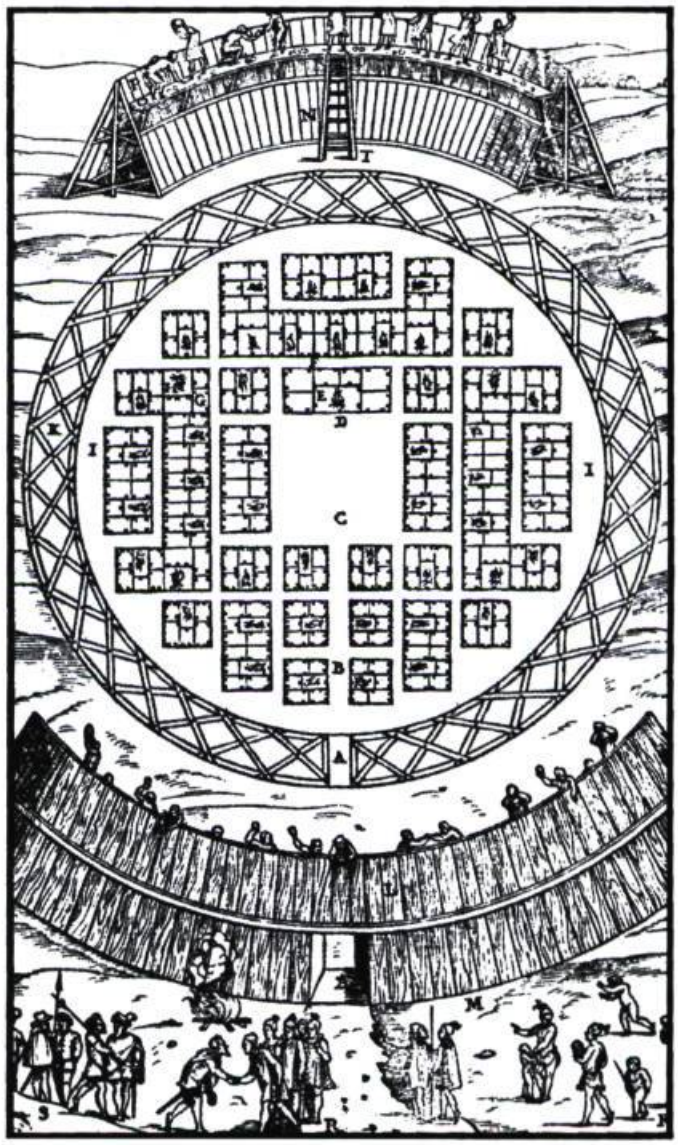
...on dut s'arrêter neuf jours à l'île aux Coudres en raison du mauvais temps. On reconnaît par la suite l'île aux Lièvres. Les deux frêles embarcations empruntent le détroit entre *Honguedo* (Gaspé) et Anticosti, filent vers l'île de Brion, contournent les îles de la Madeleine, longent un moment le Cap-Breton, remontent sur Terre-Neuve et rencontrent aux îles de Saint-Pierre et Miquelon plusieurs navires «tant de France que de Bretagne». Après le ravitaillement au cap de Raze (Terre-Neuve), c'est la grande traversée. Le 16 juillet Cartier et les siens sont de retour à Saint-Malo. Cartier pourra se présenter devant son roi avec un bilan assez prestigieux.

Bien sûr, la cartographie des lieux sera dorénavant plus précise. Exemple: les îles de la Madeleine sont un archipel et non pas un morceau du continent. Grâce à Cartier, les navigateurs auront une nouvelle voie d'accès au golfe et on sait maintenant qu'au-delà de Hochelaga, il y a un sault impétueux... qui bloque momentanément le passage vers d'autres territoires. Mais surtout –et c'est Marcel Trudel qui l'écrit :

«Ce qui est bien plus important, et qui fait d'ailleurs la gloire de Cartier, il a découvert un fleuve qui va devenir l'axe essentiel de la pénétration française en Amérique du Nord».

L'éminent historien ajoute:

«Pour en savoir davantage sur l'intérieur de l'Amérique à ces latitudes, il faudra attendre, 75 ans plus tard, les découvertes de Champlain». ■



Hochelaga, tel que décrite dans les écrits de Cartier
(Bibliothèque nationale, Paris)

* Texte de la communication présentée lors du colloque du 30 septembre 2000, à Sainte-Famille de l'Île d'Orléans.

SERVICE DE RECHERCHE
Histoire, patrimoine, généalogie
Visites guidées

LOUISE PELLETIER
20 ans d'expérience